

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered as the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Un Paquet de Lettres.—Histoire Sentimentale. Le Ne de Chopin.—Figures singulières. Les Eufs de Pâques à la Cour. L'Enterrement de Nirna. Dans les Montagnes Noires. Le Soleil s'éteindra-t-il un jour? L'Œuf de Golette.—Conte de Pâques. Cuisine. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Les nouvelles du jour.

Les nouvelles du jour sont nombreuses et grosses, pour nous servir d'un qualificatif expressif et en usage.

En effet, de toutes les parties du monde il nous en arrive; et le télégraphe met comme un mailin plaisir à nous les transmettre, les magnifiant un tantinet, sans doute.

Celles de la Turquie sont sensationnelles; elles nous tiennent au courant des incidents dont a été marquée la dernière journée à Constantinople et à tous les vilayets où sévit la révolution. Ainsi, les Jeunes Turcs, nous disent-elles, ont remporté une autre victoire sur le Sultan Abdul-Hamid, mais il serait osé de prédire si son trône ou sera forcé d'en descendre, bien qu'il ait offert de remettre les affaires du gouvernement aux mains des ministres responsables au Parlement.

Le Grand Vizir, Tewfik Pacha, est parvenu à se faire entendre de certains Constitutionnalistes influents et a conclu avec eux un arrangement qui mettrait fin à la situation troublée en Turquie, si le Comité de l'Union et du Progrès ou l'armée l'acceptait, arrangement auquel le Sultan a donné son agrément.

Le Sultan promet de ne plus s'occuper activement de l'administration des affaires de l'empire et s'engage à changer le personnel de sa maison militaire, ainsi qu'à remplacer la garnison de Constantinople par les troupes d'investissement qui depuis quatre jours sont aux portes de la capitale.

On ne saurait faire preuve de plus de souplesse que le vieux Sultan, qui, semblable aux gens qui se boient et s'accrochent à toute pelle, consent à tout, pour se cramponner au pouvoir. Mais

la Chambre des Députés et nombre de Sénateurs discutent dans le moment la question de déposer Abdal Hamid. Des navires de guerre sont arrivés à San Stefano et tous les équipages qui les montent se sont mis au service du parti constitutionnel, ce qui donne encore plus de force à l'armée d'investissement dont la concentration est aujourd'hui complète.

D'une autre part, le télégraphe nous fait le récit d'un massacre général à Kirikan entre Aleppo et Alexandrette, pas même un enfant n'y a été épargné, et à Ekbar, la mission française est assaillie par des Musulmans fanatiques. Le village Arménien Dourtyol est entouré, au dire d'un messager qui, à la faveur de la nuit, a franchi les lignes Arabes, et la situation là est désespérée. Déjà sur la frontière, les maisons sont la proie des flammes.

Les atrocités qui se commettent dans la région défient toute description; il n'est fait grâce à personne. Les Musulmans ont juré l'extinction des Arméniens qu'ils disent être une race maudite; et ceux-ci sont aujourd'hui convaincus que les massacres dont ils sont les victimes sont organisés et exécutés par les adhérents à l'ancien régime turc; aussi gardent-ils l'espoir que c'est du parti des Jeunes Turcs que leur viendra toute protection.

Et tandis que ces nouvelles provoquent en nous une indignation bien légitime, nous émeuvent, combien plus apaisante ne trouvons-nous pas la lecture des nouvelles qui nous viennent du fond de l'Afrique où s'enfonce chaque jour de plus en plus celui qui, hier encore, dirigeait nos destinées, et qui s'apprête à épancher le fiel, à coucher en jone le gros gibier qui peuple les forêts africaines.

Certes, à suivre M. Roosevelt dans ses chasses, on voit rouge; mais le massacre auquel il se livre n'est pas autre que celui des Musulmans.

LA CRISE PERSANE.

D'après des renseignements envoyés de Londres à la "Correspondance politique de Vienne", la situation en Perse est considérée en Angleterre comme très défavorable. On ne se dissimule pas dans les cercles politiques de Londres que le manque de résultats pratiques de la pression exercée d'accord par la Russie et par l'Angleterre sur le Shah donne lieu à plus d'un titre à des inquiétudes. Si les choses avaient pris la même tournure en Perse qu'en Turquie, il en aurait résulté un raffermissement important de la position de l'Angleterre dans la Perse constitutionnelle. Ce n'est pas seulement en Perse, mais bien dans toute l'Asie qu'aurait augmenté dans ce cas le prestige de la Grande-Bretagne.

Or, résultat peut encore avoir lieu, ainsi qu'on le pense, si la crise en Perse se termine par la victoire du constitutionnalisme. Mais on impute déjà le long séjournement de ce résultat aux puissances les plus directement intéressées, ce qui ne peut manquer également d'avoir un contre-coup dans d'autres pays, d'autant plus que la Grande-Bretagne est obligée de s'opposer sur d'autres terrains aux innovations précitées. Il résulte de cette situation du gouvernement britannique en face des aspirations réformatrices politiques un problème très difficile à résoudre pour la politique anglaise.

On écrit de Tabriz que l'archevêque des Arméniens a demandé à l'agent consulaire de France d'assurer, en cas de prise de la ville, la sécurité des nombreux chrétiens de la ville

de Tabriz. Il s'était adressé préalablement au consul de Russie, qui lui avait déclaré que la ville allait tomber aux mains des impériaux, c'est-à-dire, d'après le conseil russe, des gens du parti de l'ordre, et que dans de telles conditions la sécurité des Arméniens était assurée. Il s'était également adressé au consul d'Angleterre, qui l'avait rassuré en lui déclarant que jamais les impériaux n'entreraient dans la ville et que le Shah serait obligé d'accorder une Constitution.

ACCIDENTS DE BALLONS.

Nous avons dit dernièrement, l'accident survenu un dimanche, en mer, du côté de Contance. En voici le récit, tel qu'on a pu le recueillir de ceux qui sont les intimes des aéronautes en question.

Deux jeunes avocats de Paris qui font partie de l'Aéro-Club, M. André Watteau et M. Pierre Passions, partirent dimanche, à dix heures du matin, du parc aéronautique de Saint-Cloud, avec le ballon sphérique "Gay-Lussac", cubant neuf cents mètres. Ils emmenaient avec eux Mlle Masson, employée de l'Aéro-Club, qui cette ascension enthousiasma.

Tout alla bien d'abord; le vent soufflait doucement du nord-est et le ballon prit la direction de Chartres. Tout à coup le vent tourna, venant de l'est et soufflant en rafale; le ballon fut entraîné à une vitesse de soixante-dix kilomètres à l'heure. A trois heures il passait au-dessus de Contance, à une hauteur de deux mille mètres, et les aéronautes qui voyaient déjà la mer n'avaient pas encore songé à atterrir. M. Watteau ouvrit la soupape toute grande, mais déjà il était trop tard; l'ancre jetée tomba sur la plage de Gouville, ne put mordre dans le sable, et un nouveau coup de vent entraîna le ballon sur la mer.

Mlle Masson était affolée: M. Watteau et M. Passions l'encouragèrent à s'accrocher comme eux à l'équateur du ballon, le cercle qui réunit les cordages au-dessus de la nacelle. Il y eut un moment de terreur; mais elle voulait se jeter à la mer et n'avait plus aucun sang-froid. Pendant une heure les aéronautes luttèrent contre la destinée, soutenant cette femme et cherchant un secours. Pas une barque à l'horizon: c'était dimanche.

Heureusement la nacelle se remplissait d'eau et faisait fonction d'ancre. Ils étaient à deux cents mètres du rivage, quand une barque se détacha enfin de la côte et vint à leur secours, mais sans oser approcher du ballon que le vent secouait et que les lames balayaient tour à tour, car il faisait des bonds effrayants. Enfin il fallut se décider: M. Watteau, qui est bon nageur, se chargea de Mlle Masson accrochée à son cou, et M. Passions se jeta à l'eau en même temps qu'eux. Le ballon s'enleva aussitôt et disparut à l'horizon. M. Watteau était survenu à la surface de l'eau avec son fardeau, et il nageait courageusement, quand un vague le submergea et entraîna Mlle Masson, à bout de forces et de courage.

M. Watteau chercha un instant à la reprendre, mais rien n'apparaisait et il arriva péniblement au bateau sauveur, en même temps que M. Passions, qui

n'en pouvait plus, ne sachant guère nager. Le corps de Mlle Masson n'a été retrouvé que le soir sur la plage. Elle devait se marier dans quelques semaines.

Ballons, dirigeables, aéroplanes, toute conquête nouvelle faite des victimes; l'homme ne monte dans la voie du progrès que par des marches de sang. La vapeur, l'électricité ont fait des victimes innombrables avant de donner une sécurité pourtant incertaine encore. Combien plus dangereuse n'est pas la conquête de l'air!

Les premières montgolfières confiées à l'air chaud ont coûté, la vie à Pilastre des Roziers et à Mme Blanchard, et depuis lors, que d'accidents avec les ballons gonflés d'abord au gaz d'éclairage, et maintenant à l'hydrogène! Le "Monde Illustré" raconte, récemment, la singulière aventure des aéronautes Paul Rolier et Bézier, partis de Paris pendant le siège, en 1870, et tombés en Norvège. Le récit de Paul Rolier est des plus émouvants. A un moment donné, se voyant perdu dans le brouillard, au-dessus de la mer du Nord, sans espoir d'atterrir nulle part, il voulut se passer une dernière fantaisie avant de mourir: fumer le ballon sphérique "Gay-Lussac", cubant neuf cents mètres. Il emmenait avec eux Mlle Masson, employée de l'Aéro-Club, qui cette ascension enthousiasma.

Tout alla bien d'abord; le vent soufflait doucement du nord-est et le ballon prit la direction de Chartres. Tout à coup le vent tourna, venant de l'est et soufflant en rafale; le ballon fut entraîné à une vitesse de soixante-dix kilomètres à l'heure. A trois heures il passait au-dessus de Contance, à une hauteur de deux mille mètres, et les aéronautes qui voyaient déjà la mer n'avaient pas encore songé à atterrir. M. Watteau ouvrit la soupape toute grande, mais déjà il était trop tard; l'ancre jetée tomba sur la plage de Gouville, ne put mordre dans le sable, et un nouveau coup de vent entraîna le ballon sur la mer.

Mlle Masson était affolée: M. Watteau et M. Passions l'encouragèrent à s'accrocher comme eux à l'équateur du ballon, le cercle qui réunit les cordages au-dessus de la nacelle. Il y eut un moment de terreur; mais elle voulait se jeter à la mer et n'avait plus aucun sang-froid. Pendant une heure les aéronautes luttèrent contre la destinée, soutenant cette femme et cherchant un secours. Pas une barque à l'horizon: c'était dimanche.

Heureusement la nacelle se remplissait d'eau et faisait fonction d'ancre. Ils étaient à deux cents mètres du rivage, quand une barque se détacha enfin de la côte et vint à leur secours, mais sans oser approcher du ballon que le vent secouait et que les lames balayaient tour à tour, car il faisait des bonds effrayants. Enfin il fallut se décider: M. Watteau, qui est bon nageur, se chargea de Mlle Masson accrochée à son cou, et M. Passions se jeta à l'eau en même temps qu'eux. Le ballon s'enleva aussitôt et disparut à l'horizon. M. Watteau était survenu à la surface de l'eau avec son fardeau, et il nageait courageusement, quand un vague le submergea et entraîna Mlle Masson, à bout de forces et de courage.

M. Watteau chercha un instant à la reprendre, mais rien n'apparaisait et il arriva péniblement au bateau sauveur, en même temps que M. Passions, qui

Un singulier accident survint il y a quelques années, en plein Paris, dans une rue voisine de la Bastille. Un ballon tomba, mais comme il était plus large que la rue, il resta suspendu aux toits qui se faisaient vis-à-vis, et l'aéronaute fut comme en pénitence dans sa nacelle, sans pouvoir descendre ni monter. Naturellement les voisins se mirent aux fenêtres, riant de l'aventure, et l'un d'eux eut l'imprudence d'approcher du ballon en fumant sa pipe. Le ballon éclata, causant de sérieux dégâts; l'aéronaute fut assez heureux pour ne pas se tuer dans sa chute. Poursuivi en raison des dégâts causés, il fut acquitté, le fumeur étant seul responsable de l'accident.

Les dirigeables ont eu aussi leurs accidents. On se rappelle celui du "Santos-Dumont", qui fut le premier, la gloire d'évoluer autour de la tour Eiffel et de gagner ainsi le prix Deutsch. Ayant renouvelé cette promesse, il s'accrocha au toit d'un maison du Trocadéro et s'affaissa le long du mur de côté de cette maison. Puis ce fut le "Républicain" que la gloire nationale, le meilleur des

dirigeables, qui fit sans peine le trajet de Paris à Verdun et qu'une rafale emporta, malgré les efforts d'une compagnie entière luttant contre le vent. Le second, le lieutenant Lenoir, faillit être emporté, possédant le courage jusqu'aux dernières limites. C'est en Irlande qu'on retrouva le moteur brisé et une aile de l'hélice. Quelle explosion de joie en Allemagne! La France avait perdu son premier outil de guerre à travers les airs; elle avait perdu une victoire gagnée; elle perdait son aéroplane! Les Allemands feraient mieux: et ils firent le "Zeppelin".

Un de nos amis le vit, le jour où il évoluait autour de la flèche de Strasbourg, monstrueuse bête apocalyptique près du chef-d'œuvre de l'art et de l'architecture. Il venait à son hangar, sur le lac de Constance, quand une rafale l'atteignit, lui aussi, mais au lieu de l'emporter le jeta sur le sol. Pendant sur le côté, le moteur laissa échapper des gaz inflammés et le "Zeppelin" fut détruit en un instant. Sombre revanche de la fatalité!

L'autre jour encore, à Monaco, M. Jacques Faure, voulant passer en Corse avec son dirigeable, à vu sa maîtresse pointer en bambou se briser à la sortie du port, et il est tombé à la mer, bientôt recueilli par les barques.

D'où viennent tant d'accidents? Causes matérielles et causes morales.

Pour les ballons, les causes matérielles sont: la corde de la soupape emmêlée dans les cordages, ou la soupape ne se refermant pas après son ouverture; l'oubli de la précaution nécessaire dès la montée, de laisser échapper un peu de gaz, car la différence de pression ferait éclater le ballon; la corde de déchargeur fonctionnant trop et faisant tomber le ballon comme une masse; enfin la rafale que nul ne peut prévoir et qui peut amener un traînage dangereux sur les toits, sur les arbres ou sur la mer.

Les causes morales sont: l'expérience et le manque de sang-froid. Avec des pilotes comme M. Jacques Faure, le comte de La Vaux, le comte de Castillon de Saint-Victor, M. Henri Kappeler, le commandant Bonnaux, le capitaine Lenoir, M.M. Julliot, Leblanc, Tissandier, Bessonnet et Baus, on n'a jamais rien à craindre.

La nécessité des examens s'impose pour le brevet d'aéronaute. La commission de l'Aéro-Club qui avait créé le brevet de pilote pour les ballons vient précisément de se réunir, et a décidé de créer le brevet pour pilotes de dirigeables.

Elle a décerné ses premiers brevets à M.M. Capazza, de La Vaux, Julliot, commandant Bernard, Santos-Dumont, Jachmès et Sarcof. Rendons justice au commandant Rnard, qui a, le premier, créé un dirigeable pour l'armée, et à M. Santos-Dumont, qui a, le premier, trouvé la solution.

Espérons que les aéroplanes auront moins d'accidents.

L'évolution des idées socialistes en Allemagne.

D'une correspondance de Berlin: M. Kautsky, le représentant doctrinaire le plus autorisé du marxisme, vient de publier une brochure intitulée "Vers le pouvoir". M. Kautsky veut surtout combattre deux erreurs qui, dit-il, tendent à se répandre dans la démocratie socialiste. L'une, c'est que le prolétariat peut triompher sans révolution, par une simple tactique et un déplacement de force résultant de l'alliance avec les partis bourgeois

avancés, afin de constituer un gouvernement de coalition. La seconde, c'est la doute dans la révolution et la tendance à croire qu'elle puisse venir ou qu'elle n'est réalisable que dans un avenir éloigné.

M. Kautsky exprime dans le langage touffu qui lui est propre sa confiance dans le triomphe prochain du prolétariat, triomphe dont les luttes actuelles sont les prodromes.

M. Kautsky, qui puise une partie de sa confiance dans l'avenir sur ce qu'il a vu en France, déclare du reste que ce sont des idées personnelles et dont le parti socialiste allemand n'assume pas la responsabilité. On comprend d'autant plus les réserves de M. Kautsky lorsqu'on constate le progrès que fait dans la démocratie socialiste allemande le réformisme. Il est intéressant de rappeler à cette occasion un récent discours de M. Bernstein où celui-ci déclarait que la condition essentielle de la socialisation des entreprises industrielles était l'opportunité et l'intérêt général et non pas un amour spéculatif pour une théorie économique déterminée.

Les grandes industries allemandes, dit-il, ont un caractère mondial et sont soumises à la concurrence universelle. Elles exigent des qualités dans leur direction que l'on ne peut demander à l'Etat. L'Allemagne reçoit annuellement de l'étranger pour quatre millions de marks de produits bruts ou à demi fabriqués que nous payons en matières fabriquées. Il suffit de se pénétrer de cela pour se rendre compte combien une catastrophe comme celle du "grand soir" est en danger l'intérêt de la classe ouvrière. Cet intérêt diminue dans la mesure même où nos intérêts économiques se confondent davantage avec les intérêts mondiaux.

Il est bon de rappeler que le réformisme ou plutôt le révisionnisme de M. Bernstein est la tendance des à présent dominante dans la démocratie socialiste allemande, au point que M. Kautsky se croit obligé de faire des réserves, et que le "Vorwärts" s'abstient de commenter sa brochure.

L'expédition Roosevelt arrive à Kapitli Plains.

Makindou, Afrique orientale anglaise, 23 avril.—Le train spécial portant l'expédition Roosevelt, qui a quitté Mombasa hier après midi à 2:30 heures, est arrivé à Makindou. Les membres de l'expédition ont passé une excellente nuit et se déclarent enchantés de leur voyage à l'intérieur du continent africain. L'ex-président a exprimé à diverses reprises son admiration du merveilleux paysage qui s'est déroulé sous ses yeux.

Les membres de l'expédition sont arrivés à midi à Kapitli Plains et sont immédiatement partis pour le ranch de Sir Alfred Pease où ils séjourneront une semaine. Ils se rendront ensuite à Nairobi où M. Roosevelt et ses compagnons seront les hôtes de George Mac Millan, propriétaire de la vaste ferme d'élevage de Ju Ju. C'est de ce dernier endroit que l'expédition entrera en campagne.

AMUSEMENTS.

ORPHEUM.

Les représentations de vaudeville de l'Orpheum sont toujours suivies. Parmi les nombreux artistes qui paraissent cette semaine sur la scène de ce populaire théâtre il faut citer Arm-

strong et Clark, chanteurs et comiques de talent.

La semaine prochaine changement de programme.

WHITE CITY.

CITÉ BLANCHE.

La direction de la Cité Blanche a décidé de donner une matinée de vaudeville, tous les dimanches à 4 heures.

La première de ces matinées aura lieu dimanche prochain 25 avril, et tout fait prévoir qu'une foule nombreuse répondra à cette innovation.

Tous les artistes qui paissent cette semaine sur la scène de vaudeville y auront jusqu'à dimanche soir. Lundi changement de programme.

FAITS DIVERS.

Une visite d'inspection à l'usine pour la purification de l'eau.

Le maire Behrman a envoyé hier une lettre à M. Shields, secrétaire de la Commission des Eaux et des Eaux, en le priant d'organiser une visite d'inspection à l'Usine dans laquelle est filtrée l'eau potable pour la consommation de la ville et d'inviter des représentants des Bourses et des diverses organisations de la ville.

Le texte de cette lettre est le suivant: Nouvelle Orléans, 23 avril, 1909. M. F. S. Shields, secrétaire de la Commission des Eaux et des Eaux, en ville.

Cher Monsieur.—Le nombre de personnes qui ont visité jusqu'ici l'Usine pour la purification de l'eau est très élevé, que je crois qu'il serait désirable d'organiser une visite d'inspection à laquelle seraient invités des représentants de diverses associations qui pourraient juger par eux-mêmes de l'excellence de cette installation. Je vous prie donc dans ce but d'inviter les Bourses, organisations commerciales et les diverses unions d'ouvriers, à se faire représenter à cette tournée d'inspection.

Vous pourrez vous-même fixer la date de cette visite en donnant à ces organisations le temps nécessaire pour choisir leurs délégués. (Signé) MARTIN BEHRMAN, maire.

A l'heure actuelle une seule pompe est mise en service à l'Usine pour la purification de l'eau. Cette pompe fournit un débit quotidien de 22,000,000 de gallons. Quant à l'eau abondamment suffisante pour satisfaire aux besoins des abonnés. Il y a en tout à l'usine quatre pompes, d'une capacité totale de 80,000,000 de gallons.

La commission reçoit encore de temps en temps des plaintes sur la qualité de l'eau. Ces plaintes ne se plaignent qu'elle est trouble. Ce fait s'explique par les abondants dépôts de vase qui existent encore dans les conduits principaux et il s'écoulera probablement encore quelques jours avant que cette vase n'ait entièrement disparu.

Devant la Cour Juvenile

Margaret Lesley, une jeune fille de 15 ans, qui avait été amenée hier matin à la Cour Juvenile par Mme Durant, une voisine compatissante qui désirait la soustraire au milieu immoral dans lequel elle est élevée, a réussi à s'enfuir avant d'être interrogée par le juge Wilson. Margaret a perdu son adresse dernièrement. Elle habite avec son père dans un taudis et jouit de la plus complète liberté.

Mme Durant jugeant que la jeune fille serait promptement corrompue par une telle existence, avait résolu de la conduire devant le juge Wilson de la Cour Juvenile, afin qu'elle fût admise à l'Asile du Bon Pasteur. La jeune fille, effrayée sans doute de comparaître devant la cour, a profité d'un moment d'inattention pour s'échapper. John Schweitzer, un jeune de douze ans employé par M. S'Kraeger, 405 rue du Canal, qui avait ouvert plusieurs lettres adressées à son patron et s'était approprié deux chèques à été condamné par le juge à être interné pour une période indéfinie dans l'Asile des Orphelins.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 21. Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIÈME PARTIE

Le Passé D'une Mère

(Suite.)

"Pourquoi combis de malheur mon propre père qui vivait en-

core, mais que l'âge et la maladie avaient affaibli, eut l'extrême faiblesse de lui abandonner la direction de toutes ses affaires. Son gendre avait su capter sa confiance en lui donnant une haute idée de ses aptitudes pour les affaires.

"Or, cruelle ironie du sort, il ignorait tout du commerce et de l'industrie.

"J'étais, tu le sais, fille unique et mon père dont la fortune, sans être considérable, était cependant bien assise, possédait une importante fiatière dans un faubourg, de Lille.

"Ton père profita de la faiblesse de mon père pour lui arracher toutes sortes de concessions.

"D'abord une association en règle qui le rendait maître de la moitié de notre fortune, puis le droit de signer pour la raison sociale qui lui permit bientôt de disposer de l'autre moitié.

"A bout de trois ans, nous étions entièrement ruinés.

"Ton père menait la vie à grandes guides. Il s'absentait souvent, sous le prétexte que ses affaires l'appelaient tantôt ici, tantôt là.

"En réalité il allait à Paris, où il avait loué un petit appartement. D'ailleurs, à Lille même, il ne gardait aucune réserve. Ce fut un scandale dont il est inutile que je te donne le douloureux détail.

abandonnée à elle-même, sans contrôle d'aucune sorte, ne marchait plus que par la vitesse acquise.

"Nous étions à la veille de faire faillite, et il mon père ni moi ne nous doutions de la réalité.

"Tout le monde le se voit dans Lille, nous étions les seuls à l'ignorer!

"Ton père avait un art merveilleux pour dissimuler ses opérations et pour nous cacher la vérité. Nous ne comprions ni le sens des soupçons que quelques amis poussaient en notre présence, ni la portée des demandes discrètes qu'on nous adressait. Ce ne fut que plus tard que je me rendis compte de ma naïveté.

"Quand il se vit acculé à la fatalité, ruiné, perdu, quand il comprit qu'il allait falloir renoncer à la vie de luxe et de plaisirs qui avait été longtemps la sienne, il eut une idée diabolique.

"Il ne pensa ni à moi, qu'il était habitué à voir souffrir, ni à toi, ma pauvre enfant. Tu auras alors quinze mois, et tu étais, certes, la moindre et la dernière de ses préoccupations....

"Il conçut donc un projet satanique ou plutôt, non, car j'y ai souvent réfléchi depuis lors, ce ne fut pas lui qui forma ce projet. L'idée première lui fut soufflée par un homme....

"Ah! ma fille, tu n'as pas connu celui dont je te parle. Puis-je te moi-même ne jamais l'avoir

connu!

"Il m'avait toujours inspiré une secrète défiance et même quelque chose de plus. Je l'aurais en horreur, comme par un mystérieux pressentiment du rôle néfaste qu'il devait jouer dans notre vie.

"Cet homme était contremaitre de la fabrique.

"Il s'appelait Dussert.

"Il avait un aspect repoussant; les tares et la bassesse de son âme se lisaient sur son visage; il avait des traits grossiers, le regard faux, le sourire déplaisant. Sa tête paraissait énorme, car il était lui, menu, petit et il boitait légèrement.

"Complaisant et obéissant devant ses patrons, dont il flattait les vices et les manies, pour gagner ainsi leur confiance, il se redressait en leur absence pour dominer ses inférieurs, leur en imposant et les molestant à son gré.

"Quand ils le voyaient arriver, grommantant les uns, infligeant des amendes aux autres, à la molindre peccadille, les ouvriers et surtout les ouvrières auraient voulu rentrer sous terre, tant elles en avaient peur. Elles le craignaient autant qu'elles le détestaient.

"Tel était ce triste personnage, qui devait jouer, comme tu vas le voir, un rôle terrible dans notre vie.

soit le patron, que ce soit le contre-maitre qui en ait eu l'idée première, le fait est, qu'ils en parlèrent ensemble, mais ce fut le contre-maitre seul qui l'exécuta.

"Il prétendit ensuite qu'il était d'accord avec son maître; celui-ci le nia. On n'a jamais bien su la vérité.

"La fabrique était située dans un vieux bâtiment; le matériel était ancien comme la bâtisse qui l'abritait.

"Ils n'avaient, ni l'un ni l'autre une bien grande valeur. Cependant une forte prime d'assurance, dont le montant avait été augmenté récemment, garantissait le bâtiment et le matériel contre tous risques d'incendie.

"Pour toucher cette forte somme qui seule pouvait permettre d'éviter la faillite, ton père et Dussert résolurent d'y mettre eux-mêmes le feu!

Marthe, qui écoutait de plus en plus haletante le récit de sa mère, posséa un cri d'horreur.

—Est-ce bien possible? gémit-elle.

—Oui, mon enfant.

"Mais ce n'est pas tout, écoute la suite et tu verras jusqu'à quel point leur plan était infâme.

millés entières d'ouvriers logés dans des bâtisses situées à l'extrémité de la fabrique.

"Ces considérations s'arrêtèrent ni ton père, ni Dussert.

"Un soir c'était au début du mois de mai, il était onze heures, je venais de me coucher. Ton berceau était près de mon lit; une veilleuse brûlait sur la cheminée; sans doute je commençais à peine à sommeiller, quand un bruit étrange me réveilla, me fit dresser sur mon lit, et prêter l'oreille.

"Je sentis en même temps une vague odeur que je ne pus définir; je me demandais ce qui se passait, quand l'entendie poussée de cris lamentables d'horreur et de désespoir.

"Je restai glacée d'effroi pendant quelques secondes, me demandant encore ce qui pouvait bien arriver!

"Puis je me levai brusquement et me précipitai vers la fenêtre.

"J'aperçus alors un spectacle inoubliable qui me donna le frisson chaque fois que j'y pense.

"A ma droite et à ma gauche, je vis d'immenses gerbes de flammes qui sortaient des deux bâtiments.

l'escalier aussi vite que je pus.

"Toi-même tu te débatta sur mon sein, tu possédais des cris, car la maison était déjà pleine de fumée, et Pon ne respirait qu'avec peine.

"J'étais affolée.

"Arrivée au res-de-chaussée, j'essayai d'ouvrir la porte qui donnait sur la cour, mais je ne sais pourquoi, je ne pus y parvenir. Alors, je poussai à mon tour des cris déchirants.

"Puis, le tombai évanouie derrière cette porte.

"Nous serions certainement mortes toutes les deux si nous étions restées cinq minutes de plus en cet endroit. Mais un braver de cris lamentables d'horreur et de désespoir.

"Je restai glacée d'effroi pendant quelques secondes, me demandant encore ce qui pouvait bien arriver!

"Puis je me levai brusquement et me précipitai vers la fenêtre. J'aperçus alors un spectacle inoubliable qui me donna le frisson chaque fois que j'y pense.

Je sentis en même temps une vague odeur que je ne pus définir; je me demandais ce qui se passait, quand l'entendie poussée de cris lamentables d'horreur et de désespoir. Je restai glacée d'effroi pendant quelques secondes, me demandant encore ce qui pouvait bien arriver! Puis je me levai brusquement et me précipitai vers la fenêtre. J'aperçus alors un spectacle inoubliable qui me donna le frisson chaque fois que j'y pense. A ma droite et à ma gauche, je vis d'immenses gerbes de flammes qui sortaient des deux bâtiments. Je sentis en même temps une vague odeur que je ne pus définir; je me demandais ce qui se passait, quand l'entendie poussée de cris lamentables d'horreur et de désespoir. Je restai glacée d'effroi pendant quelques secondes, me demandant encore ce qui pouvait bien arriver! Puis je me levai brusquement et me préc